

dant, comme il n'avait en vue que le bien de son pays, il ne fut pas exclusif, ainsi que nous l'avons dit. L'industrie allait donc prendre son essor; la paix était rétablie, les arsenaux étaient garnis de munitions, les droits de douanes régulièrement perçus, les chemins réparés, entretenus, purgés des barbares qui les infestaient: un seul homme encore debout menaçait de jeter au milieu de ce calme général une épée toujours au service de ses caprices, et au moment même où les mesures allaient être prises pour faire expier à Santa Anna ses perturbations passées, la révolution de 1832 (voir Santa Anna) éclata; celui-ci s'empara des fonds que la sage prévoyance d'Alaman avait amassés à Vera-Cruz (2,500,000), et qui malheureusement servirent à renverser l'homme le plus nécessaire à la prospérité du Mexique, en élevant celui qui fut toujours le plus acharné à sa perte. Dans la lutte qui s'engagea entre le général Santa Anna et le gouvernement, et dont on a vu le résultat en janvier 1832, ce fut en vain qu'Alaman donna aux généraux qu'il employa les instructions les plus précises, de l'argent et des troupes aguerries, leur impéritie fit échouer tous les plans qu'il avait tracés dans la méditation du cabinet. Le ministre de la guerre, le général Facio, ne fut pas plus heureux; Alaman ne put monter à cheval réparer leurs fautes, et après la capitulation

faite par Bustamente, il disparut subitement de la scène politique, sans que personne pût savoir où il s'était réfugié, ni quel mystérieux asile le mettait à l'abri de l'animadversion du parti victorieux.

## IV

Quinze mois après, pendant la présidence de Santa Anna, qui n'ignorait cependant pas les projets arrêtés d'Alaman à son égard, celui-ci reparut à Mexico aussi inopinément qu'il l'avait quitté. Tout ce que l'on put savoir, c'est que, craignant pour sa vie à tort ou à raison, il avait été s'enfermer dans un couvent qui lui avait prêté l'ombre et le silence de son cloître. Ce fut dans cette retraite inaccessible qu'il laissa s'amortir le ressentiment des passions politiques et le secret fut si bien gardé qu'on ignore encore aujourd'hui le nom du couvent qui lui servit de retraite. Isolé complètement des affaires publiques jusqu'en 1837, il recommença à y prendre part quand Bustamente devint président pour la seconde fois. Nous devons dire qu'Alaman obtint dans cette élection le plus de voix après Bustamente, et qu'il ne s'en fallut que de peu qu'il ne fût nommé président lui-même. Son habileté ordinaire sut du reste, dans le partage de

l'autorité, lui réserver la plus large part, et l'on peut citer comme un modèle du genre la position suprême qu'il eut le talent de se créer. La constitution centrale, dite de Taglea, du nom du sénateur qui en avait proposé le plan, avait créé comme troisième pouvoir un conseil du gouvernement (*consejo de Gobierno*) et lui avait assigné de singulières attributions. Ce conseil avait, entre autres droits, celui de donner son opinion sur toutes les lois proposées par les chambres avant que le président n'y donnât sa sanction pour les décréter; il avait encore la faculté d'examiner les lois, soit qu'elles fussent discutées et approuvées par les chambres, soit qu'elles fussent présentées aux chambres par le président ou ses ministres, et de prendre, comme eux, l'initiative en cas de besoin. Ses discussions en outre étaient secrètes, et rien ne transpirait au dehors de ce qui s'était passé.

La présidence de ce conseil d'État fut offerte à Alaman, qui trouva ce poste trop en évidence encore, et qui fit nommer à sa place le général Moran, en se réservant pour lui la vice-présidence. Il fut président de fait, et par l'influence qu'il avait sur le général, et par la mauvaise santé de ce dernier qui lui permettait rarement d'assister aux délibérations.

Il résulta de tout ceci qu'Alaman, qui se rappelait encore avec effroi l'insomnie de ses nuits et l'agitation

de ses jours quand il était ministre responsable, se trouva sans responsabilité aucune, par le secret des discussions, libre de prendre telle mesure qui lui plairait, et investi d'une autorité plus influente dans le gouvernement que les ministres eux-mêmes, qui avaient tout le dégoût et toute la responsabilité des affaires.

Ce coup d'éclat fut la fin de la carrière politique d'Alaman, qui se vit encore, en 1840, arraché par les turbulences de Santa Anna, à la position élevée qu'il occupait, la constitution ayant été anéantie, et le *consejo de Gobierno* naturellement dissout lors de l'abdication du président Bustamente. Lorsque Santa Anna reconquit pour la seconde fois l'autorité suprême dans Mexico, encore encombré des débris de quelques-uns de ses plus beaux monuments, les bons citoyens duent se voiler le visage; Bustamente s'en vint demander à l'Italie des consolations du malheur de son pays. Alaman ne put se dissimuler que de bien longtemps, il ne devait plus y jouer de rôle public, et il résolut de réaliser par lui-même l'idée de la grande création industrielle qu'il avait cherché à encourager par le Banco de avio.

Il établit donc à Orizaba, ville de l'État de Vera-Cruz, un immense atelier de filature et de tissage de coton; cet établissement, situé dans un pays fertile

et délicieux, le plus avancé dans la culture de la matière première qu'on voulait utiliser, put, au bout de quelque temps rivaliser par l'élégance de sa construction, par le luxe de ses machines, par l'importance de ses produits, avec les fabriques les plus remarquables de l'Europe. Cette nouvelle industrie, créée à grands frais, avait malheureusement pour rivale, presque vis-à-vis de son berceau, à une distance qu'une goëlette bonne voilière peut franchir en deux jours, à la Nouvelle-Orléans, en un mot, une industrie semblable, mais forte, mais puissante, et qui, par le travail des esclaves, l'ancienneté de ses ateliers, pouvait livrer ses produits à un prix infiniment plus bas. Le petit port de Tuxpam, alternativement ouvert et fermé, dans lequel la contrebande, expulsée de Vera-Cruz par Alaman, s'était réfugiée, offrait par sa position un excitant irrésistible au désir d'importer au Mexique ces produits des États-Unis.

Les toiles de coton sont presque l'unique vêtement du peuple mexicain, et les états de l'Union excellent dans leur fabrication. Ce n'était pas assez, pour protéger les premiers essais de l'industrie cotonnière d'Orizaba, d'avoir prohibé l'importation des produits des pays voisins, le gouvernement devait encore établir sur toute la côte du golfe une ligne formidable de douaniers.

Il n'en fut rien.

Le gouvernement de Santa Anna, semblable au prodigue et au dissipateur qui dilapide un riche héritage, semblable encore au riche mal aisé qui contracte des emprunts onéreux, fruits de son désordre, tolérait encore parfois le commerce interlope, selon les offres qui lui étaient faites. Tuxpam alors, comme un volcan mal éteint, vomissait sur le littoral des milliers de ballots de coton, que des muletiers apostés enlevaient pendant la nuit, tandis que les goëlettes qui les avaient apportés, ne paraissaient plus à l'horizon que comme une bande d'oiseaux qui s'envolent. Le résultat de cette tolérance coupable fut de placer, tant à Mexico qu'à Orizaba et partout, les industriels découragés dans une situation désastreuse. La filature d'Orizaba fut la première à ressentir les effets de cette concurrence des États-Unis, et cette société dont Alaman était chef fut obligée de suspendre les paiements des nombreux effets mis en circulation, pour représenter les capitaux nécessaires à son exploitation. Cette somme s'élevait à 4,200,000 piastres, soit 7,000,000 de francs. La faillite d'Alaman jeta la consternation dans le commerce mexicain, et les journaux d'Europe s'en préoccupèrent en lui donnant le nom de *Cocherill*<sup>1</sup> de l'Amérique. Il supporta cette po-

<sup>1</sup> Fameux banqueroutier anglais.

sition fâcheuse avec un sang-froid et une indifférence qui lui firent peu d'honneur dans l'esprit public. Les arrangements furent ruineux pour les créanciers. La cession de ses biens une fois faite, Alaman ne s'occupait plus de cette affaire.

Il n'est plus aujourd'hui que simple administrateur des biens du duc de Monteleone. Santa Anna, qui cependant n'ignore pas qu'Alaman l'eût fait fusiller sans pitié s'il avait pu mettre la main sur lui, aux jours de sa puissance, n'a gardé, avec sa bénignité accoutumée, aucun ressentiment de ses terribles intentions; il le consulte même souvent, et il n'y aurait rien d'étonnant à ce que, par ses conseils, il eût procédé aux incroyables mesures fiscales qu'il prit, et qui semblaient le prélude d'une expulsion générale des étrangers, des Français surtout.

En terminant, disons qu'on ne peut s'empêcher de reconnaître, dans l'homme dont nous venons d'esquisser la vie à grands traits, des talents politiques de premier ordre, une capacité d'homme d'Etat peu ordinaire, une incroyable activité au travail. On doit regretter pour lui que la nature ne l'ait pas jeté dans un moule plus héroïque ou qu'elle ne l'ait point fait naître dans une société plus civilisée où la force du corps ne fasse pas pour ainsi dire, tout le mérite: il aurait pu, au besoin, exécuter les armes à la main ses

savantes combinaisons de cabinet. Le Mexique n'en serait pas aujourd'hui réduit à l'état de caducité précoce où il est tombé. Au reste, le principal défaut du parti qu'Alaman représente a été de n'avoir pu trouver un général capable de commander avec fruit les forces militaires mises à sa disposition, et cette pénurie d'hommes de guerre a été bien fatale au pays. La politique d'Alaman ne s'est jamais non plus distinguée par sa droiture, et on ne peut manquer, en la comparant à sa conduite dans les affaires commerciales, de faire la réflexion que l'improbité politique marche plus souvent qu'on ne pense de front avec l'improbité privée!

FIN.